

MON VOYAGE DOCUMENTAIRE ET SCIENTIFIQUE

AUX ETATS-UNIS

---

Le monde est vraiment petit et quand on voit maintenant les perfectionnements de la science, on comprend que la question de la Lune touche bientôt à sa solution. Vraiment, les voyages à travers le monde se font avec une facilité qui nous paraît incroyable !

J'ai eu une chance exceptionnelle, car je désirais revoir SAN FRANCISCO, que j'avais visité pourtant il y a quatre ans à l'occasion de mon voyage jubilaire d'HAHNEMANN à WASHINGTON. Je ne pensais pas du tout retourner là-bas. Mais alors qu'il y a quatre ans c'est moi qui étais assis à l'estrade dans les fauteuils présidentiels avec tous les honneurs, et mon frère sur les bancs du public, cette fois-ci, les rôles étaient inversés et c'est mon frère qui était à l'honneur, puisqu'il était nommé Président de l'American Institute of Homoeopathy, alors que moi j'étais assis sur les bancs du public. Et j'ai trouvé qu'il était juste de lui donner cette satisfaction à lui qui avait été mon premier élève et qui a toujours travaillé l'homéopathie avec beaucoup d'enthousiasme, selon la ligne que je lui avais tracée et qui véritablement a fait des conversions extrêmement importantes à SAN FRANCISCO, puisque c'est grâce à son travail qu'il est arrivé à reprendre toute la clientèle du Docteur WARD.

Le Docteur WARD était un homéopathe très convaincu, un chirurgien qui préparait ses malades avec un remède homéopathique avant de les opérer. Il avait remarqué que 40 % de ses opérations pouvaient être évitées grâce à l'homéopathie. Et il était un homéopathe extrêmement consciencieux, un très bon chirurgien, un homme qui faisait la pluie et le beau temps à SAN FRANCISCO par ses connaissances et par sa personnalité. C'était un homme avec une petite barbe, une tête un peu rectangulaire, un air très décidé, un homme extrêmement bon. Il a travaillé toute sa vie à son Répertoire "As if" qui représente un travail admirable. Et quand mon frère est arrivé à SAN FRANCISCO, le Dr. WARD lui a dit : " C'est très bien, vous voulez faire de l'homéopathie. J'ai entendu parler de votre frère, mais enfin, je ne vous connais pas. Je veux bien vous donner une chance. Pour commencer, on ne trouve pas de cabinet ici, et vous aurez de la peine à trouver un appartement ! " Mais, grâce au Club Suisse de SAN FRANCISCO, il a pu trouver un appartement. Quant au cabinet, il a eu la

chance de rencontrer un chirurgien qui lui a dit : " Ecoutez, j'opère le matin, et l'après-midi, j'ai mes consultations. Si vous voulez prendre mon cabinet le matin, vous me donnerez 50 % de vos honoraires ... Quand on n'a pas de cabinet, on est enchanté de cette solution. Et c'est ainsi que mon frère a commencé. Les malades sont ensuite arrivés jusqu'au jour où il a pu trouver un cabinet et se libérer de son chirurgien : cependant, ce fut un pont qu'il ne regrette pas du tout; sans cela, il ne sait vraiment pas où il serait allé.

Vous savez que SAN FRANCISCO est la seule ville américaine dont l'université enseigne " ex cathedra " l'homoéopathie. C'est un médecin allemand qui a été désigné pour enseigner l'homoéopathie : il l'enseigne d'une façon plutôt théorique. L'université de CALIFORNIE a mis son point d'honneur à devenir la plus grande du monde et je crois qu'elle l'est véritablement. Elle est plus grande que HARWARD, BALTIMORE, OXFORD, etc ... C'est l'université la plus conséquente au point de vue du nombre des étudiants et des professeurs, des matières enseignées. C'est le Professeur GUTENTAG qui est, là bas, chargé d'enseigner l'homoéopathie. Quand il est arrivé, c'était un praticien moyen, mais il avait des connaissances théoriques étendues sur les sciences médicales, l'histoire de la médecine, etc ...

Sur le plan pratique, il a proposé à ses confrères en arrivant, de lui donner tous les cas rebuts qu'ils ne pouvaient pas guérir, afin de leur montrer ce que l'homoéopathie pouvait faire. Le premier cas fut un cas de verruës chroniques qui avaient été cautérisées à plusieurs reprises, excisées, nitratées, et plus on y touchait, plus cela excitait ces verruës et plus elles revenaient. Inutile de vous dire qu'avec quelques doses de Thuya, Monsieur GUTENGAG a guéri ces verruës définitivement. Ensuite, on lui a proposé une Maladie de SJOJGREN, cette fameuse maladie qui fait que l'oeil ne secrète plus de larmes, devient tout sec; des ulcérations commencent à se faire avec des douleurs épouvantables; cela s'associe à des douleurs articulaires ou des douleurs générales de siège variable; et cette maladie est considérée comme très compliquée; on n'en connaît pas la cause. Cette malade est venue voir le Professeur GUTENGAG : il n'a pas pu placer deux mots, tellement elle parlait; c'est une personne qui était jalouse, qui avait des règles foncées anormales et douloureuses, qui souffrait toujours de l'ovaire gauche, bref, un cas de Lachesis typique pour tout débutant. Il a donné Lachesis et la malade a été guérie à peu près en un mois, alors que, depuis des années, elle allait de plus en plus mal. Naturellement, ces Messieurs ont été très impressionnés.

Et il y a eu un troisième cas, c'était le cas d'un chirurgien qui avait un "doigt à ressort" qui, tout d'un coup, se

mettait en crochet, et cela le gênait beaucoup pendant ses opérations. Et, un jour qu'il sortait dans le couloir après une opération, il aperçut mon frère. " Tiens, voilà un homoéopathe ! Eh bien, mon cher, voilà un cas pour vous ! Pouvez-vous me faire quelque chose pour mon doigt à ressort ? " Et alors il lui a donné Bellis perennis, notre petite pâquerette, qui l'a guéri magnifiquement. Ceci a fait tellement de bruit dans l'université que, tout à coup, il n'y a plus eu de maladies chroniques, ni de cas incurables à proposer à notre homoéopathe. On lui a dit : " Maintenant, nous n'avons plus rien. Vous n'avez qu'à enseigner votre homoéopathie !" Vous savez que les Américains sont très sévères : quelqu'un qui a le titre de Professeur dans une de ces Universités ne peut pas se contenter de venir gentiment donner son cours, puis de rentrer chez lui, et puis de prendre ses vacances comme tout le monde. Chaque année, au temps des vacances, on leur accorde deux mois sur lesquels ils sont obligés de prendre un mois pour aller, aux frais de l'Université, faire dans leur pays d'origine un voyage pour se perfectionner dans leur branche. Autrement dit, comme le Dr. GUTENGAG est Allemand, c'est en Allemagne qu'il doit aller et chercher là partout ce qu'il peut y avoir comme enseignement homoéopatique, ce qu'il y a de nouveau, pour se perfectionner dans sa branche. Et en rentrant, il doit faire une petite conférence là-dessus.

Mon voyage là-bas a vraiment été extrêmement intéressant : 12 heures de traversée; cela paraît invraisemblable. Auparavant, il fallait six jours pour la traversée et cinq jours et demi de chemin de fer entre NEW YORK et SAN FRANCISCO. Maintenant, on fait ce voyage, non pas en douze jours, mais en douze heures. On part de GENEVE d'abord et en cinquante minutes, on arrive à ORLY; il faut une heure un quart pour aller de ORLY au BOURGET et, de là, on part en "jets" qui voyagent à une altitude 12.000 m., plus haut que l'Everest ! Ce qui est angoissant, c'est le départ, qui n'est pas progressif comme avec les autres avions : ici, après avoir roulé sur la piste et on a l'impression d'arriver au bout sans pouvoir décoller et tout d'un coup, l'appareil se met à monter quasi tout droit, avec une vitesse incroyable. Les avions ordinaires sont tirés par leurs hélices. Ceux-là sont poussés par leurs réacteurs qui crachent vers l'arrière 90 kgs d'air comprimé par seconde. Plus l'appareil vole haut et plus il peut aller vite. Il transporte 60.000 litres de carburant seulement ! C'est effarant ! et vole à environ 1.000 kms à l'heure; on ne s'en rend d'ailleurs compte que si, par hasard, on rencontre un autre avion.

Je me réjouissais de voyager par-dessus le Pôle Nord et de voir les icebergs. Nous devions passer pas très loin du Pôle, par-dessus le Groenland, puis par le Labrador, Terre Neuve et SAN FRANCISCO. Mais les vents n'étaient pas favorables là-bas; on m'a du reste consolé en me disant qu'on ne voyait rien du tout à cette époque, qu'il fallait venir en hiver pour voir les icebergs

et le paysage polaire. Nous nous sommes arrêtés à CHICAGO. Ce qui est pénible, c'est l'exigüité de la place dont on dispose; il y a deux classes, la classe économique, et la première classe qui a quinze centimètres de plus pour ses sièges, et on met à votre disposition une petite table à côté de vous et vous accorde quelques sandwiches un peu plus soignés, quelques plats chauds, une petite bouteille de champagne, mais cela coûte 1.500 F.S. de plus; pour ce prix là, on peut se contenter de la classe économique et s'acheter un petit sandwich supplémentaire ! On est assis trois de front, il y a des petites fenêtres très rapprochées qui permettent de voir à l'extérieur. Ce qui est pénible, c'est qu'on rattrape le soleil tout le temps, ce qui fait qu'il est constamment midi, on file, les heures avancent et la journée est très longue ! Alors, on est fatigué le soir, parce qu'en fin de compte, on n'a pas eu de nuit : nous avons fait le plein à Terre-Neuve à 21 h.30 et deux heures après, il était six heures du matin, il fallait déjeuner !

Les prochains appareils seront supersoniques. Actuellement, on fait NEW-YORK-LONDRES en 6.30 h., en 7 heures NEW-YORK-PARIS, 4.30 h. jusqu'aux îles HAWAÏ depuis NEW YORK, 12 heures jusqu'à BUENOS AIRES ou le JAPON. Et pour traverser l'Amérique, il faut 5 heures, 5.30 heures. On est en train maintenant de construire des Clipper supersoniques dont la vitesse atteindra trois fois celle du son, et qui marcheront à 3.500 kms h. grâce à l'altitude où ils voleront; et on ira de LONDRES à NEW YORK en deux heures !

Grâce à cela, j'ai eu quinze jours pleins pendant lesquels j'ai vraiment pu faire du bon travail, et puis rentrer chez moi, comme après un petit voyage à travers la Suisse. Ces avions volaient depuis 1951 dans l'aviation militaire et on ne les a donnés à l'aviation civile que lorsqu'ils ont effectué un nombre impressionnant d'heures de vol.

C'est merveilleux de voir comme on est reçu et soigné là-bas. La côte Ouest est beaucoup plus sympathique que la côte New-Yorkaise. Lorsqu'on arrive du côté de NEW-YORK, je dois dire que les douaniers sont très sévères; mais, de l'autre côté, c'est tout à fait différent. Vous ne reconnaissez pas l'Amérique de NEW-YORK, à SAN - FRANCISCO, tout est différent : le genre de vie, dans la rue, etc... Il y a encore ces fameux trams avec crémaillères. Car les rues, là-bas, sont toutes en montées et en descentes ! C'est incroyable. Nous avons été un peu frappés par la nourriture américaine; il faut s'y habituer, c'est tout à fait différent de chez nous : on vous sert une tasse de café bouillant et à côté des jus de fruits avec de la glace dedans, et il faut boire tout cela en même temps. Nous sommes allés un jour dans un " automat " : on entre, on se promène devant de petites vitrines où l'on a tous les plats imaginables, on met cinq cents, on presse sur un bouton et le plat vous arrive tout chaud ou tout froid, selon ce que vous avez choisi. Ensuite, vous passez devant une

caissière qui est d'une habileté extraordinaire : vous lui donnez un billet d'un ou deux dollars, et pour vous rendre la monnaie, elle plonge une main dans une poche, jette ce qu'elle en retire, et très rapidement, retire une pièce, parfois deux : vous avez votre compte. Il y a des plats un peu extraordinaires : on vous sert de la salade verte, sans préparation naturellement, là-dessus, on met des quartiers d'oranges, d'ananas; on verse du vinaigre ensuite, et on absorbe tout cela ! J'ai été servi dans un des restaurants par une Marocaine qui, du reste, parlait très bien le français et qui me disait que cela ne lui plaisait pas du tout, qu'elle gagnait un dollar à l'heure; et avec cela, elle ne pouvait pas se tirer d'affaires.

Nous avons été, avec mon frère, faire des promenades en automobile : la circulation est là bas quelque chose d'in vraisemblable. Je ne sais pas comment les routes sont faites, mais c'est partout des autostrades impeccables avec toujours quatre lignes de voies : ceux qui vont de 30 à 40 km/h., ceux qui vont de 40 à 60 km/h, de 60 à 70, et de 70 à 90 km/h. On ne peut pas dépasser 90 miles, c'est interdit. Si vous allez trop vite, il y a des radars et la police. Vous ne voyez jamais des gens qui réparent des routes : je ne sais pas comment ils font, mais leurs routes sont partout impeccables. J'ai fait de nombreux kilomètres de routes : j'ai vu, une fois, une voiture arrêtée en panne au bord de la route, avec un agent à côté; car lorsque vous avez une panne de voiture, cela commence par cinq dollars; avant de faire quoi que ce soit, vous avez une amende ! Vous n'avez pas le droit d'avoir une panne mécanique : vous êtes forcés d'avoir une voiture qui fonctionne. Car il y a toujours quatre voitures de front qui roulent sans arrêt, jour et nuit; c'est effarant, la circulation est continue, jour et nuit. Chose agréable, il n'y a pas d'odeur dans les rues, ce n'est pas comme chez nous où nous avons des camions qui laissent des odeurs épouvantables. Les voitures donc ne vont pas trop vite, sont très contrôlées, il y a une discipline en général impeccable.

Nous n'avons pas eu le temps de nous mêler beaucoup à la vie des gens de là-bas. Nous sommes allés dans quelques magasins : j'étais accompagné de mon élève, le Dr. KUNZLI de St-GALL, qui avait manifesté le désir de venir si j'y allais. Nous avons été reçus comme des princes, ce fut quelque chose de magnifique, et tout le monde a été gentil pour nous à tous points de vue.